

# **L'Orient, toujours recommencé**

par Roland TOMB

**Jean Bottéro, Clarisse Herrenschildt, Jean-Pierre Vernant**

**L'Orient ancien et nous**

L'écriture, la raison, les dieux

**Bibliothèque Albin Michel Idées**

**Paris, 1996, 236 pages**

**Le Monde de la Bible**

Textes présentés par André Lemaire

**Folio Histoire, Gallimard**

**Paris, 1998, 722 pages**

L'objet du premier ouvrage, écrit à plusieurs voix (Bottéro, Herrenschildt et Vernant, respectivement spécialistes de la Mésopotamie, de l'histoire de l'écriture et de la Grèce ancienne) est de restituer à l'Orient ancien sa véritable place dans la genèse d'une culture et d'une civilisation « occidentales » qui se mondialisent. Les auteurs s'emploient à démontrer comment l'assyriologie a définitivement ébranlé le mythe des deux origines ultimes de « l'Occident », à savoir Israël et la Grèce ; depuis lors, ni l'Hellénisme, ni la Bible ne devraient être perçus comme des commencements absolus. En Histoire, s'il faut toujours remonter *avant*, ce voyage nous ramène en Orient et d'abord en Mésopotamie où les Grecs et les auteurs de la Bible sont allés prendre les assises de leur propre civilisation avant de nous les léguer. Les « Occidentaux » seraient en fait des orientaux qui s'ignorent ; les Orientaux « multiculturels » que nous croyons être devenus devraient moins gloser sur leur dichotomie intellectuelle et mieux assumer leurs cultures hybrides jaillissant des mêmes sources. Encore faut-il ne jamais occulter ces sources et ne pas falsifier l'Histoire. Mais cela est un autre débat...

---

· Professeur à la Faculté de Médecine de l'Université Saint-Joseph

Notre histoire et notre civilisation ont commencé avec la rencontre et le métissage, au Sud de l'Iraq actuel, vers le milieu du -IVe millénaire, de deux populations, les Sumériens, venus du Sud-Est et les Akkadiens, des Sémites arrivés du Nord-Ouest. De leur symbiose naîtront trois inventions majeures : *l'écriture* qui rendra possible *la raison* déductive et l'éclosion de *religions* universelles. En remontant les siècles à la recherche de cette commune civilisation, antérieure à la rupture entre deux entités artificiellement baptisées « Orient » - entendre par là, l'Orient proche - et « Occident », on ne doit plus être arrêté ni par la Grèce, avec ses lumières, sa discipline de l'esprit et de l'intelligence; ni par l'ancien Israël, avec sa religiosité, son monothéisme absolu et son moralisme. On ne peut plus ignorer l'ensemble prodigieux de monuments et de documents, autrefois ensevelis dans les ténèbres d'un oubli quasi-total, et ressuscités au cours de ce siècle et du précédent.

### L'écriture

En Mésopotamie, on a découvert un demi-million de documents, indubitables parce qu'ils sont écrits, apparus nécessairement avec l'écriture, laquelle a été inventée dans le même pays, autour de la fin du -IVe millénaire. Bottéro rappelle que « le premier, et sans doute le plus précieux des trésors découverts par les vieux Mésopotamiens, et qu'ils nous ont légué, celui qui a le plus révolutionné notre vie, modelé et considérablement développé notre esprit, c'est l'écriture. Car, nous le savons aujourd'hui : elle a été inventée en Mésopotamie, autour de -3200 ». Elle aurait été mise au point pour des besoins économiques - la comptabilité - et non dans le dessein de matérialiser la pensée, ce qu'elle ne tardera pas à réaliser ensuite. L'enseignant ne peut résister à l'envie de reproduire cette *interview* animée et éloquente, tirée d'une tablette mésopotamienne de la première moitié du -IIe millénaire :

- « Jeune homme es-tu un étudiant?
- Oui, j'en suis un!
- Si tu l'es, connais-tu aussi le sumérien?
- Oui, je puis (même) parler sumérien!

- Jeune comme tu es, comment fais-tu pour t'exprimer aussi bien?
- C'est que j'ai longtemps écouté les explications de mon maître: aussi puis-je répondre à toutes tes questions!
- Soit, mais qu'est ce que tu écris?
- J'ai déjà récité (par coeur), puis écrit tous les mots rassemblés dans (il cite ici un certain nombre de livres d'école). Je puis analyser et décomposer l'écriture de tous les signes... Le total des jours qu'il me fallait passer à travailler, à l'école, est le suivant: j'avais trois jours de vacances par mois; et comme il y a par mois trois jours de fête chômée, c'étaient donc vingt-quatre jours par mois que je passais à l'école. Et le temps ne me semblait pas long! Désormais, je pourrai m'appliquer à recopier et rédiger des tablettes, à procéder à tous les calculs utiles. Je connais, en effet, à fond l'art d'écrire: de mettre les lignes en place et de calligraphier. Il suffit que mon maître me montre un signe pour que j'y en raccroche, de mémoire, quantité d'autres. Pour avoir fréquenté l'école tout le temps nécessaire, je suis à la hauteur du sumérien, de l'orthographe, du contenu de toutes les tablettes. Je puis en rédiger de toute sorte : des documents impliquant des mesures de capacité ..., tous les contrats que l'on pourra me demander: de mariage, d'association, de vente de biens-fonds et d'esclaves; de caution en argent; de louage des champs; de culture des palmeraies... et jusqu'aux contrats d'adoption: je sais rédiger tout cela..."

### Les dieux

Les Mésopotamiens enseignèrent leur écriture, leurs langues et nombre de leurs écrits aux peuples environnants. Partout dans le Proche-Orient, apparurent des traces de mythes visiblement élaborés en Mésopotamie qui, tels celui du Déluge, n'auraient pu naître ailleurs. A travers la Bible, certains d'entre eux continuent de retentir jusqu'à nous, radicalement refondus, transformés par l'exigence éthique et l'absolue nouveauté d'un Dieu unique et transcendant qui se découvre graduellement dans l'histoire des hommes. L'univers religieux des Mésopotamiens était tout autre ; leur monde était comme doublé par un ensemble d'êtres invisibles, mais dont l'existence n'était pas moins certaine puisque, sans eux, rien n'eût été. Anthropomorphistes et polythéistes, ils avaient créé leurs dieux à leur image : semblables à eux, mais infiniment supérieurs, ils étaient forcément nombreux, puisqu'ils devaient diriger chacun un domaine de la vie, une parcelle de l'univers. Sans les dieux, le monde restait rempli d'énigmes. Les mythes, les prières, les adresses aux dieux, ne comportaient que des marques de déférence, de soumission et de l'infranchissable distance qui les sépare des hommes. Leur sentiment religieux n'avait rien de mystique. Pas un seul élan de

ferveur, ou de désir de se rapprocher d'eux. Si la dimension éthique ne faisait point défaut, l'idéal premier de leur vie était, avant tout, un désir de réussite et de bonheur matériel. Leur morale traditionnelle était sociale et laïque avant la lettre, et ce n'était pas pour honorer les dieux que l'on s'y conformait, mais seulement pour s'assurer une vie en commun supportable et une vie personnelle réussie. Bottéro se plaît à citer cet extrait de la célèbre *Epopée de Gilgamesh* qui définit bien, avec son *carpe diem* amer et résigné, non seulement la place des hommes, mais aussi les limites que les dieux leur avaient assignées :

“Pourquoi donc rôdes-tu ainsi, Gilgamesh?  
La vie sans fin que tu recherches,  
Tu ne la trouveras jamais!  
Quand les dieux ont créé les hommes,  
Ils leur ont assigné la mort,  
Se réservant l'immortalité à eux seuls!  
Toi, plutôt, remplis-toi la panse;  
Demeure en gaieté, jour et nuit;  
Fais quotidiennement la fête;  
Danse et amuse-toi, jour et nuit;  
Accoutre-toi d'habits bien propres;  
Lave-toi, baigne-toi;  
Regarde tendrement ton petit qui te tient la main;  
Et fais le bonheur de ta femme serrée contre toi!  
Car telle est l'unique perspective des hommes!”

### L'alphabet

On sait que l'akkadien constitua pendant longtemps la *lingua franca* de la région, avant d'être détrôné par l'araméen. En effet, plusieurs vagues sémites déferlèrent et prirent le relais des Akkadiens : la vague amorrite (fin du -III<sup>e</sup> millénaire), puis la vague araméenne (fin du -II<sup>e</sup> millénaire) qui ébranla la vieille civilisation mésopotamienne avec une prodigieuse invention apparue non loin de là : l'alphabet. Les débuts de ce dernier restèrent confus jusqu'à l'apparition de l'alphabet consonantique d'Ougarit, comportant 30 signes cunéiformes écrits sur tablettes d'argile selon la tradition mésopotamienne. Mais il ne s'agissait en fait que d'une réinterprétation cunéiforme des signes linéaires des tout premiers alphabets consonantiques. Le vrai bouleversement s'opéra avec l'alphabet phénicien cursif qui vit le jour à Byblos, au - XII<sup>e</sup> siècle et se fixa en ses 22

signes. Il fut suivi de près par quelques variantes (moabite, hébreu, araméen), puis, beaucoup plus tard, par le nabatéen et enfin l'arabe.

Avec ces alphabets consonantiques, complétés plus tard par l'alphabet grec, nous sommes en présence d'écritures qui notent le son du point de vue du sujet parlant : le signe quitte l'environnement extérieur pour montrer l'homme qui pense et parle. Herrenschildt a raison d'en souligner trois caractéristiques : la première, c'est le nombre réduit de signes, alors que les syllabaires mésopotamiens en comportaient plus de 130. La deuxième, c'est le fait que ces alphabets ne notent que les consonnes, les voyelles n'y disposant pas de signes autonomes. La troisième, c'est la séparation des mots assurée par une barre verticale, des points ou un blanc, ou encore, comme dans notre écriture arabe actuelle et dans certaines lettres hébraïques, par la forme particulière de la plupart des lettres en position finale. A ce propos, l'auteur rappelle plusieurs théories, notamment celles de Gelb et Février. Pour ce dernier, si les civilisations sémitiques répugnent à noter les voyelles, c'est parce que le lecteur d'une langue sémitique peut déceler aisément le squelette consonantique des mots. Tout locuteur d'une langue sémitique, « qui entend prononcer un mot le décompose, par une gymnastique instantanée, en une racine consonantique et en une flexion vocalique »<sup>1</sup>. La racine porte le sens de base; les éléments supplémentaires, les affixes, n'en transforment pas le sens, mais déterminent la forme grammaticale du mot. Le lecteur, aidé par la séparation des mots, reconnaît dans une forme dérivée quelconque une racine en ses consonnes de base; il restitue les bonnes voyelles pour lire le mot réel qu'il a sous les yeux, ce qu'il peut faire en s'appuyant sur l'ordre syntaxique de la phrase et le sens global du texte. Pour lire, il faut posséder la grammaire de la langue et connaître le contexte. Et pour nous autres, la situation n'a guère changé; comme il y a trois mille ans, et comme nos enseignants ne se lassaient pas de le répéter, en arabe, il faut comprendre avant de lire.

---

<sup>1</sup> James Février, Histoire de l'écriture, Payot, 1948, heureusement réédité en fac-similé en 1995

Les voyelles, on le sait, n'apparurent qu'avec l'alphabet grec qui - même Hérodote le soutient - emprunta ses signes aux Phéniciens, au plus tard au milieu du -VIIIe siècle. Les Grecs conservèrent peu ou prou le nom sémitique ainsi que l'ordre des lettres. Ils transformèrent leur forme, selon un mouvement de rotation ou d'inversion, marquant ainsi leur appropriation des signes. Enfin et surtout, ils créèrent des lettres pour leurs voyelles à partir de certaines consonnes phéniciennes, inutiles pour eux car inexistantes dans leur langue: ainsi alpha notant la voyelle a vient de l'aleph, iota pour la voyelle i vient du yôd, epsilon notant la voyelle é vient du hê, omicron pour le o vient du 'ayn, etc... L'auteur souligne l'importance déterminante de l'alpha privatif grec dans la notation complète des voyelles puisqu'il faisait passer un mot d'un sens positif à un sens négatif.

Les syllabaires cunéiformes notaient la syllabe entendue qui apparaissait comme une chose du monde extérieur, comparable aux objets que représentent les pictogrammes. L'homme ne s'en est point contenté. L'écriture avait transformé son rapport au langage, à lui-même, au monde et les systèmes à logogrammes et à syllabe entendue ne lui suffirent plus. Il désira noter le langage de l'intérieur, du point de vue du parleur. Révolution radicale, absolue, irrémédiable, qui condamna les vieilles graphies d'Egypte et de Mésopotamie. Révolution que réalisèrent les alphabets à matrice sonore consonantique, dans la première moitié du -IIe millénaire et dont nous dépendons encore.

### La Bible et son monde

Le titre du premier ouvrage est relativement explicite : dans *l'Orient ancien et nous*, le *nous* se réfère à l'Occident. Dans l'Introduction du volumineux ouvrage *le Monde de la Bible*, André Lemaire écrit comme en écho : « ...si cette collection de livres (la Bible); fait partie de *notre* monde (sic), elle n'y est pas née... Livre de référence du monde contemporain, la Bible est donc ainsi l'héritage d'une autre culture, d'un autre monde, celui du Proche-Orient ancien

(...). Le monde originel de la Bible, celui dans lequel elle est née est distant du *notre* (sic) de quelques milliers de kilomètres et de plus de deux millénaires ». Pourtant, le monde de la Bible est encore le nôtre ; il se définit bien au-delà de la Terre Sainte. Son horizon géographique recouvre l’Égypte et l’Éthiopie, les îles de la Méditerranée orientale, l’Asie Mineure méridionale, le Proche et le Moyen-Orient jusqu’au Yémen au sud et l’Iran à l’est. La longue mais brillante introduction de Lemaire fait le point sur toutes les fouilles et découvertes qui ont bouleversé ou éclairé les leçons historiques de la Bible ; les rapports du Livre et de l’archéologie en tant que discipline autonome ou auxiliaire y sont très finement analysés. C’est en fait, toute notre région qu’explore cet ouvrage qui rassemble quelques quatre-vingt contributions parues initialement dans l’excellente revue « le Monde de la Bible », et remises à ce jour pour ce volume. Due à la plume d’une quarantaine d’archéologues, exégètes et historiens (parmi lesquels Jean Bottéro, spécialiste incontesté d’assyriologie, Paolo Matthiae, découvreur d’Ebla, Pierre Amiet ou André Caquot), cette somme embrasse l’étendue d’un monde lointain mais proche de nous, dans un va-et-vient constant entre le texte biblique et l’archéologie. Douze chapitre sont consacrés aux « peuples de la côte », de *notre* côte avec des synthèses lumineuses sur les cités phéniciennes. Le volume comporte des tableaux chronologiques, des cartes, une bibliographie et un excellent index. Qu’on s’intéresse à la Bible, à l’Orient ou à l’Histoire tout court, il conviendra nécessairement de le consulter ou de l’acquérir...